

Le vrai monde

PERRAULT, Pierre, en collaboration avec Simone SUCHET. *Un homme debout*, Montréal, Varia, 2015, 206 p.

Luc Laporte-Rainville

Volume 34, Number 1, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79903ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laporte-Rainville, L. (2016). Review of [Le vrai monde / PERRAULT, Pierre, en collaboration avec Simone SUCHET. *Un homme debout*, Montréal, Varia, 2015, 206 p.] *Ciné-Bulles*, 34(1), 55–55.



PERRAULT, Pierre, en collaboration avec Simone SUCHET. *Un homme debout*, Montréal, Varia, 2015, 206 p.

Le vrai monde

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Évitons les circonlocutions embarrassantes : Pierre Perrault est un géant. Il est de ceux qui ont su donner, au fil des décennies, une image forte du Québec, permettant à celui-ci de garder la tête hors des eaux croupissantes de l'aliénation. Écrivain appréciable et homme de radio essentiel, la notoriété de l'artiste provient avant tout de son travail de documentariste. Car au-delà du théâtre (*Au cœur de la rose*, 1964) et de la poésie (*En désespoir de cause*, 1971), Perrault s'impose d'emblée comme un représentant majeur du cinéma direct. Pas étonnant que les ouvrages à son sujet pullulent dans les bibliothèques, direz-vous. Pourtant, cela n'a pas empêché Simone Suchet de concevoir *Un homme debout*, petit livre regroupant les entretiens qu'elle a eus avec le cinéaste en 1980 et 1994. Une manière comme une autre de renouer avec la faconde de ce génie disparu depuis maintenant plusieurs années.

Certes, le connaisseur qui espère de la nouveauté en sera quitte pour une amère déception, à la lecture de cet ouvrage. Perrault, qui est reconnu pour son opiniâtreté, revient dans ses divers témoignages sur ses marottes artisticopoli-

tiques, tout en faisant un voyage à rebours au sein de l'enfance heureuse qui l'a façonné. Est-ce à dire que les propos divulgués ici n'ont aucun intérêt? Bien sûr que non! Comme le mentionne Suchet en avant-propos, la répétition fait partie intégrante de l'œuvre perraultienne. Quand l'artiste rédige, s'épanche sur ses convictions profondes, il le fait toujours sans atermoiement ni compromis. Et l'état d'urgence caractérisant une telle démarche ne s'accorde nullement au parachèvement d'une pensée prisonnière du joug de la perfection. Avec Perrault, que du brut, du naturel — ce qui implique une absence totale de gongorisme et autres astuces littéraires.

Cette rare authenticité est facilement repérable dans l'appropriation du territoire québécois : « On ne peut prendre racine et s'incarner que sur un sol singulier, ce qui implique aussi de s'incarner dans son réel », de dire le cinéaste. Et d'ajouter que « la culture ne peut provenir que de la connaissance de sa géographie et d'une façon d'occuper son territoire mentalement et intellectuellement ». (p. 79) En effet, accoucher de soi-même, c'est d'abord et avant tout connaître ses origines. Il faut parcourir le pays, en déchiffrer les signes, tel un topographe amoureux d'une géographie propice à la parturition d'une identité solide (qu'elle soit individuelle ou collective). Il va de soi que cette singularisation est un défi lancé aux pontes de l'idéologie moderne conçue au XVIII^e siècle, car cette dernière en appelle à une homogénéisation culturelle astreignante; la paix universelle passe par l'adoption stricte d'une philosophie unique et totalitaire. Mais voilà! Perrault se rebiffe contre une telle vision. Pour lui, cette universalité crasse n'est que « la préoccupation des impérialistes qui ont occupé le territoire au détriment des autres ». (p. 79) La réalité, c'est la disparité, la différence entre les hommes.

Cette attitude subversive n'est pas sans rappeler les notions d'une autre idéologie, soit celle de la postmodernité. Jean-François Lyotard, dans *La Condition post-*

moderne (1979), annonçait la fin des grands récits d'émancipation humaine (dont celui promouvant la paix mondiale par l'entremise des idéaux européens). Cette posture philosophique, originale pour l'époque, conduisit inévitablement à une fragmentation culturelle, dont les secousses sismiques se font encore ressentir. Or, savoir que Perrault se préoccupe autant de la différence entre les peuples dans son œuvre, c'est saisir à quel point l'homme incarne (sans en être conscient?) les valeurs « postmodernistes » telles que Lyotard les concevait.

Il va de soi que cet attachement à l'être vrai — et singulier — est difficilement conciliable avec les procédés fictionnels. Comme le soutient le documentariste : « Je reproche à la fiction de fabriquer, par l'imaginaire, des hommes sans tenir compte ni d'eux, ni de leurs aspirations, ni de leur être profond. » (p. 141) L'imagination est un lymphome qui, grandissant, affecte la bonne santé d'un peuple condamné à ne plus se penser lui-même. C'est un artifice, un travestissement qui ignore tout d'un réel munificent dans son authenticité exquise. Un tel positionnement moral rappelle les propos de Platon, dans la mesure où toute fiction impose une vision faussement véridique dudit réel. Perrault et le philosophe grec : une même rigidité vis-à-vis la facticité et son cortège de méfaits. Une intransigeance qui appelle à un réinvestissement de la réalité, afin d'en humer les somptueux effluves.

En somme, le monde tel qu'en lui-même, dans sa vérité, est la plus noble poésie qui soit. Elle est gratuite, sans fioritures et elle s'adresse à tout individu susceptible de se perdre dans son décor non raffiné, mais splendide par essence. Perrault, en se confiant à Suchet, l'exprime une dernière fois, dans l'espoir de nous faire (re)découvrir une véracité qui mérite toute notre affection. Comme il l'affirme sans ambages : « Ma démarche n'est pas scientifique, mais amoureuse. » (p. 138) Tâchons d'éveiller en nous cet amour bénéfique. ☞